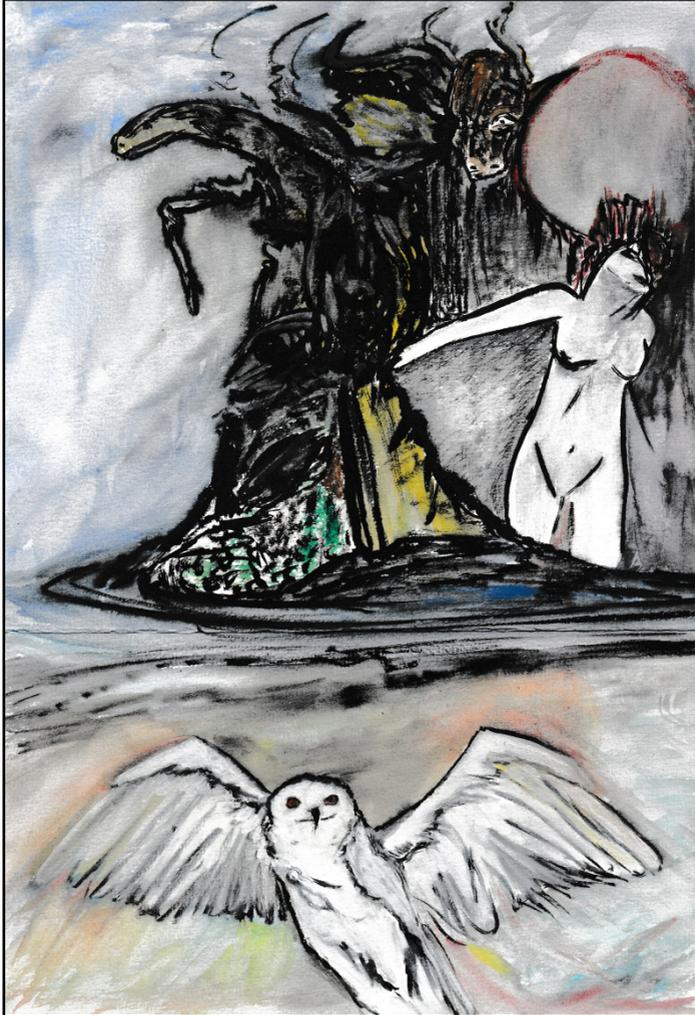


# GAUEKO

*REVUE LITTÉRAIRE*



n°2 - décembre 2019 - Les ruminant-e-s

Gaeko est une créature de la mythologie basque  
*qui vient la nuit*

## Mickaël Auffray

### *Illusion*

Je ne suis pas vampire, pas fantôme, pas dieu. Je ne crois pas être fou. Ou alors un fou avec toute sa conscience. Un fou élevé au carré.

Je ne pourrais sans doute pas retracer mon arbre généalogique, connaître l'origine des milliards d'atomes qui me composent. Je dois être constitué d'un atome de Marcus Garvey, un autre de Christophe Colomb, l'atome d'un grain de sable de Vendée ou d'un gratte-ciel de Shibam, l'atome d'une blue note ou d'un astéroïde fonçant sur la Terre. Je ne devrais être qu'une escale dans le voyage de ces particules mais celles qui me constituent ne me quittent pas. Rien ne semble me tuer, quelle que soit la volonté que j'y mets, rien ne semble me briser, quelle que soit la hauteur de mon saut.

Je m'interroge sur mon cas, doutant même d'être né un jour. Aucun souvenir d'une enfance marquant un début, aucun souvenir de l'odeur d'un père, du sein d'une mère ; je suis venu au monde à l'âge que j'ai actuellement, « né » à l'âge auquel je ne mourrai jamais. Figé comme une statue qui ne s'ignore pas, le monde change, moi non. J'ai arrêté de compter les jours et mis le calendrier à l'écart, le temps est mort. Je passe ma vie à refaire ma vie, à mentir, à simuler la normalité, à organiser la cohérence avec une fausse identité, à raconter avec précision des événements antérieurs falsifiés. Je suis un esprit raisonné recouvert d'une chair surnaturelle, une substance qui ne veut plus traverser les époques, un immortel avec des passions de mortel.

J'ai noué des contacts, bâti des amitiés, épuisé des amours, j'ai entendu le cri des nouveaux nés, le râle des moribonds, le métronome des talons du monde, j'ai connu le retour des soldats crédules, les corps abîmés, les âmes dévastées, j'ai observé la mort unir l'humanité et fédérer les consciences, j'ai vu l'ombre des arbres disparus, les pierres de monuments détruits, j'ai posé le pied sur les terres les plus confidentielles, j'ai connu les anciennes civilisations, j'ai vu des choses uniques au point de me sentir propriétaire de la planète entière ; j'ai tant voyagé que j'ai l'impression d'avoir sculpté l'espace, mais au fur et à mesure des heures, des jours, des je ne sais quoi, j'ai cessé de regarder. De m'enchanter. Je suis devenu une sorte de clochard royal qui réfléchit à sa place entre le passé et l'avenir, servi par une patience démesurée ou nourri par un désespoir infini. Qu'est-ce que j'attends ? Qu'est-ce que j'ai cessé d'attendre ? J'ai laissé mes empreintes sur toutes les terres et j'ai égaré mon cœur quelque part... Désormais, je guette l'apparition d'une réponse à ce mystère, la solution de mon énigme.

Vie éternelle : ces deux mots sont une paire de menottes, mais j'ignore qui les a placées autour de mes poignets. J'aimerais déguster chaque moment, chaque étape, chaque éternité, mais parce que je ne peux pas mourir, je dois suicider mes heures. La vie devant moi mais aucun avenir, car tout s'est arrêté le jour où je sus que rien ne s'arrêterait.

Pour échapper à ces moments de captivité, il n'y a que l'exode qui puisse calmer la douleur : prendre la fuite sur la première route qui s'offre à moi.

Puis marcher des jours,  
Avec le rivage pour cap.  
Rendre visite à l'océan,  
Transpercer sa surface.  
Immerger ma solitude,  
Retrouver l'espoir.

Après un vagabondage d'une gravité mélancolique, j'arrive au bord de l'Atlantique. Le soleil se noie dans l'horizon, il tire sa révérence, brûlant doucement comme un caramel chaud. Je lui demande pourquoi il tourne en rond, pourquoi il fait semblant de dormir. Sans réponse, je reste un long moment face à lui, les yeux dans les yeux. À force d'observer cette boule de feu, je crois pleurer des cendres.

Mon regard se pose sur l'Océan, il mène sa lutte obstinée, condamné aux petites morts et aux renaissances. Marée haute, marée basse, un combat éternel nourri de sac et de ressac. Pendant que les saisons passent, pendant que les monuments s'érodent, pendant que les arbres vieillissent, pendant que la Terre creuse ses sillons, l'Océan reste toujours le même, le temps semble n'avoir aucune prise sur lui. Vieux frère !

Je m'approche à petit pas, l'écume vient lécher mes pieds. Puis l'eau m'arrive au bassin. Besoin de m'océaniser, de me noyer tout doucement... Une vague puissante me submerge, je me laisse prendre. Renaissant sans cesse, je ne sais plus très bien pourquoi je continue à me tuer. C'est le destin d'un phénix malheureux.

Loin du rivage, c'est déjà le grand large. Dans les eaux profondes, j'admire les fonds marins tapissés de coraux, puis je perçois une succession de notes graves et cristallines ; l'Océan chante, il m'enrobe de sa musique engloutie. Plus profond dans

la matrice aquatique, il fredonne un chagrin heureux et sa mélodie m'aspire dans les abysses, je m'enfonce tout en me sentant plus haut que le ciel, mon histoire plonge en lui dans une ascendante profondeur. Au milieu d'étranges créatures et de jardins sous-marins, je me noie dans un royaume peut-être fictif, mais sincère. Ça ressemble à l'endroit où reposent tous les espoirs, là où se cache l'infinie vérité.

Ici, les pendules s'endorment.

L'obscurité est mon guide.

Et le silence se tait.

Je me réveille dans un mouvement de flottaison inconfortable, mon ventre est appuyé sur une matière solide et arrondie. Ai-je dormi deux heures ? Deux ans ? Une décennie peut-être ? Je traverse les époques comme on change de trottoir. Le temps de reprendre mes esprits pour m'apercevoir que je navigue sur une tortue, je me laisse guider sur sa carapace, elle semble connaître notre itinéraire. Nous voyageons ainsi jusqu'au crépuscule, escortés par des Poisson-lune et des raies Manta.

Nous finissons par accoster sur un petit morceau de terre, un atoll minuscule. Je jette un œil étonné vers la tortue : elle m'observe, avec ce regard un peu triste que lui a fourni la nature, puis replonge dans l'Océan. Ce n'est pas la nuit noire, c'est la nuit bleue du matin. Un bleu saphir, quand l'obscurité s'incline face à l'aube, quand il y a la promesse d'un soleil levant. Sur mon îlot de fortune il n'y a pas de végétaux, pas de faune, pas de projet. C'est un paradis un peu triste dont on fait rapidement le tour.

L'aube ne cède toujours pas sa place, le ciel semble teinté de la même couleur depuis bien longtemps, comme si le temps s'était trompé. Dans cet immense silence bleuté, j'ai l'étrange sensation d'être passé de l'autre côté de l'horizon, là où il n'y a de place pour personne, là où c'est interdit. Je repense à la tortue et je guette l'apparition d'un signal, d'un appel ; quelqu'un ou quelque chose qui me donne une indication sur la suite des événements... Je lève la tête et soudain, je remarque un point lumineux qui brille d'une couleur différente : perchée sur une étoile, une fée joue à la balançoire. Elle regarde au loin l'étendue du cosmos tout en braquant son doigt vers l'Océan. Je baisse les yeux et remarque une grande saillie nette et régulière, comme une frontière. Mon pied traverse la clarté de l'eau et se pose sur un étrange relief qui scinde l'Océan. C'est un chemin en pierre qui s'offre à moi ! Pas de début, pas de fin, il est placé là comme s'il traversait un bocage ; on dirait un vestige de l'Atlantide, la cicatrice d'un monde ancien. La fée continue de se balancer le doigt fixé sur cette voie insolite, elle voudrait sans doute que je longe cette route inconnue...

Seul sur mon morceau de terre, j'ai l'impression d'attendre un train en gare. Je songe un instant que marcher « toute ma vie » sans me demander où se terminera mon voyage est un objectif raisonnable vu ma situation. Tôt ou tard, je croiserai un égaré comme moi, un fugitif éternel, un invincible qui veut disparaître. Sur cette route immergée, tous les espoirs sont permis... Je ne suis peut-être qu'un spectre, qu'une idée, qu'un concept, une âme en peine, un esprit qui rôde. Sans doute ai-je déjà rendu les clés de l'existence, il est possible que je ne puisse pas mourir car je ne suis pas vivant. Ou bien, ce monde est déjà

mort et... Et si j'avais été créé par eux, par les mortels ? Ces mortels qui veulent faire évoluer leur propre espèce. Et s'ils avaient modifié mes cellules pour créer un nouveau concept d'humanité ? Un spécimen hermétique au vieillissement ! S'ils m'avaient implanté cette conscience en y fixant de faux souvenirs et des images mentales préfabriquées ? Il est possible que je ne sois qu'un rebut de leurs expériences en laboratoire, un prototype qui n'a pas tout à fait fonctionné, un chien errant de la science.

Je reviens sur mes pas et m'allonge sur mon île. Face à ces questions, j'ai soudain l'impression que le ciel s'éloigne, que la nuit se perd. Que l'univers s'enroule sur lui-même dans un entrechoquement de matière, qu'il s'intériorise dans une complexité croissante. Je me recroqueville en position fœtale. Il est possible que je ne vive pas réellement ce que j'observe autour de moi, alors j'attends. J'attends la fin sur mon île. Dans une heure ou dans un millénaire...

Mais cette éternité continue de couler en moi, cette éternité sanguine !

S'il vous plaît, éteignez les étoiles.

Éteignez tout.

---

## Pierre Zabalia

### *Poèmes*

Les arbres apparaissent  
dans une impuissance  
spectrale et je les vois  
psalmodier du haut de  
leur abîme, du haut de leur  
lumière et le printemps  
s'imprime sur l'herbe  
des solitudes -

Manège immobile,  
ou presque, lilas  
des souvenirs :  
être ombre en cette aube d'infortune,  
être filament en ce bleu routinier.

Les arbres  
dans l'accablement de mon âme.  
Ici un bêlement  
de jadis, là la herse  
sous ma peau.

Bruissante et tournoyante  
la luciole des enfers -  
Je ne sais où donner de la tête  
dans l'émoi continué,  
je ne sais comment bleuit l'angoisse  
dans la forêt d'outre-moi.

Je ne sais  
à qui parle le jour piquant  
de mes entrailles,  
je ne sais où  
s'enracine ma délivrance, ô  
la ténèbre sous ma peau.

Bruissante  
était la frondaison de l'être – lune.  
Qui joue au maître et  
qui joue à esclave  
dans la pulpe des âmes froissées ?

---

**Nath Fa**

*L'Aumille*

Parce que ça ne voudra jamais rien dire et qu'il n'existe pas.

C'est ce rire sournois, qui revient hanter l'enfant qui a grandi. C'est la blessure cicatrisée qui suinte sans prévenir. C'est cette chose qu'on raconte avec mépris. De toute façon : « Elle ne changera pas ! ».

Ni le temps, ni les rivières ne peuvent tarir ce vice. Cet Aumille dormant et camouflé dont on apprend à se méfier. Parce qu'il est là et qu'on s'y fait. Il grignote les instants : Venimeuse couleuvre tapie sous l'escalier...

Les départs avortés, les cris qu'on hurle pour être entendus et qui s'échouent trop lisses sur la marée, comme un pâté de sable séché.

Les luttes inutiles, les slogans mal compris. Les années qui défilent et attisent l'Aumille pervers qui se fixe sur les os craquelés de la carcasse docile.

L'Aumille est discret, l'Aumille est comme un secret chuchoté. Il apparaît à l'âme attachée comme un démon apprivoisé, dans les nuits sombres et sous la lumière d'un soleil plombé. Inarrêtable carnage d'une vie fantasmée.

L'Aumille est fourbe et glacé, Il se montre le soir alors qu'on le pensait couché. Il sort dans les effluves d'alcool pas encore

digérées, comme les remontées acides d'un rhum bon marché. Il cherche à emprisonner et ligoter sa proie qu'il observe depuis des années.

L'Aumille ne peut se vaincre, on peut juste tenter de le distancer. En l'observant en retour, pour essayer de le contourner. Armé de silences plaqués au murs, carapace hermétique aux aboiements misérables de l'Aumille lâche et sans vertu qui s'attaque aux fractures qui ne sont pas totalement consolidées.

Et l'Aumille inlassablement revient car l'Aumille ne meurt jamais. Et l'Aumille gagne toujours, lorsque l'esclave à bout de force s'est suicidée... assassinée...

Il est comme un cauchemar, il a des yeux vitreux et des dents acérées qui veulent ronger le corps squelettique décharné de la peau.

On ne le voit pas, ses contours sont floutés par les mensonges répétés, dans l'espoir calculé de ne pas être percé : Au grand jour.

---

## Antonin de Sèze

### *La fable du serpent*

En un âge trop horrible et hideux pour en résumer les misères, il arriva un jour un affront des plus abominables : l'ange Liberté, pourtant si douce et agréable à toutes les âmes de ce monde, fut victime des transports pressants et lubriques d'un démon nommé Sphinx, esprit de la Mégalopole. Celui-ci, après son infâme forfait, partit se réfugier dans une tour d'ivoire, au centre d'une immense cité tentaculaire, pour y administrer en toute quiétude l'aliénation et l'oppression des peuples.

Tous les êtres, alors, suivirent aveuglément les injonctions infectes de ce grand monstre corrompu : ils s'entassèrent dans des cités affreuses, sales et grouillantes de décrépitude et de souffrance, plus gigantesques qu'ils ne pouvaient se le représenter ; ils contractèrent des dettes si lourdes qu'ils les laisseraient à leurs descendants et aux descendants de ceux-ci, pour acheter leur droit de vivre ; ils se condamnèrent à vendre toute leur existence à de petits rois de bureaux, en échange d'un misérable ersatz du don plus pur et infiniment plus précieux auquel ils avaient renoncé. Avec cet attentat sordide, tout s'était terminé pour eux dans la fange et les larmes.

Durant bien des années, trop nombreuses en vérité pour être exactement comptées, la situation macéra, fermenta dans des vapeurs brûlantes de rage, de rancœur et d'une soif dévorante d'idéaux. Durant bien des années, les peuples, lentement, entrèrent en ébullition les uns après les autres ; mais les tremblements convulsifs du système, toujours, étaient tués dans l'œuf par des milices aveugles, ou étouffés silencieusement par les prêtres du culte mondial, qui possédaient tous les moyens

d'informations dont disposaient les masses pour s'éduquer elles-mêmes.

L'écrasement du Sphinx pesait d'un poids toujours plus lourd sur l'échine épuisée des peuples soumis au joug civilisé, si bien que l'ange Liberté, ne pouvant contempler une telle ignominie dans son inhérente bonté, s'en alla forger le dessein qui lui rendrait, ainsi qu'à ses millions de dévots silencieux, le bonheur et la dignité de ses privilèges.

Durant les longs mois qui suivirent, la Liberté se retira dans une grotte reculée, à l'abri des espions du Sphinx, pour donner naissance à une créature unique, un être capable de venger l'abominable profanation dont elle et la totalité du monde souffraient encore terriblement. Elle assembla, pour fabriquer son corps, des milliers de fragments trouvés dans les cités infectes, parmi ceux qui n'en pouvaient plus de toujours vivre sans dignité, sans honneur et sans rêves pour les tirer d'un puits nauséabond. Elle assembla leurs rages, leurs rancœurs, leurs idéaux en un serpent immense, tellement immense que son corps pouvait emplir entièrement les rues les plus longues et larges de la Mégalopole.

Alors la Liberté envoya ce serpent sinuer sur les boulevards de la ville où le Sphinx avait sa tour d'ivoire. Son apparition fit d'abord sensation, tant l'on était habitué à ne jamais rien voir qui s'élevât un peu de la grise tourbe quotidienne ; mais très vite, tous les regards se détournèrent du serpent prodigieux, une vague lueur de mépris ou de résignation brillant au fin fond des prunelles. Les êtres prisonniers de la ville, trop abattus à l'idée d'avoir à tout jamais vendu leur âme au Sphinx, s'en retournèrent à leurs mornes errances aussi vite qu'ils avaient paru en sortir, et la grande agitation promise fut encore tuée au berceau, cette fois-ci par



l'inertie intense des foules résignées.

Le grand serpent, tout jeune encore, s'en retourna alors vers la chaleur réconfortante du foyer de sa mère. De retour auprès d'elle, il la trouva toujours invengée, car il n'avait pu remplir sa mission.

« Mère, lui dit-il, j'ai serpenté dans toute la ville, j'ai sifflé la révolte à chaque oreille qui m'écoutait d'un air distrait, j'ai rempli tous les beaux-quartiers de mon énergie si palpable, mais rien de tout cela n'a convaincu les peuples de me suivre. Donne-moi donc un éclat plus frappant, rends-moi plus apparent encore, pour que les yeux de cette ville entière prennent la pleine mesure de ma force ! »

Ainsi demanda le serpent ; ainsi, donc, fit la Liberté. En un geste des plus délicats, toute emplie de l'amour maternel qui rend concevables les plus grands sacrifices pour l'honneur de sa descendance, elle saisit le corps du serpent et le plongea au cœur des flammes qui crépitaient avec fureur dans l'âtre rougeoyant. Elle l'y laissa toute une semaine, nourrissant à chaque heure le feu pour que jamais sa force ne faiblît.

Lorsqu'elle tira son engeance des flammes, le serpent était devenu jaune ; d'un jaune plus éclatant que celui du soleil printanier, plus vif encore que le cœur d'un incendie nourri de sa propre chaleur. Le jour se reflétait sur ses milliers d'écailles et paraissait d'autant plus brillant, et le scintillement du reptile parvenait à illuminer les recoins les plus sombres de l'antre de sa mère, si fière et si confiante à la vue de la bête splendide.

Paré de ce nouvel éclat, sans perdre plus de temps, l'immense serpent jaune retourna envahir la cité, boucher ses artères les plus primordiales et déchirer ses ténèbres les plus impénétrables. Cette fois-ci, tous les yeux se tournèrent vers lui, suivant sa progression avec le plus vif intérêt, comme éveillés d'un long sommeil par cette rutilance nouvelle qui faisait ressurgir à leur esprit la possibilité d'une vie plus digne, plus noble, plus juste et moins inique. Les oreilles, presque miraculeusement, s'ouvrirent bien davantage aux murmures du serpent qui sifflait toujours la révolte, et quelques mains commencèrent à lâcher les outils d'asservissement qui leur étaient assignés.

Le cœur des masses était conquis au sein de cette Mégalopole ; alors le Sphinx, sentant poindre sous ses jarrets le tremblement grandissant du criminel poursuivi par la justice existentielle, prit une fuite honteuse avant d'être cerné par les anneaux impitoyables de la bête, et partit s'enfermer dans une

autre tour d'ivoire, au sein d'une autre ville arachnéenne, car son empire s'étendait partout.

Après cette victoire partielle mais toujours bien insuffisante, le serpent rentra dans sa caverne, auprès de sa divine mère ; et il dû bien encore une fois lui avouer que le monstrueux Sphinx avait triomphé par lâcheté et fourberie.

« Mère, lui dit-il, mon éclat désormais me permet de convaincre les peuples et de les mener à la reconquête de leur grandeur passée ; mais je demeure seul à remplir cette tâche, et je ne peux être partout à la fois, exerçant continuellement une menace sur le Sphinx, car celui-ci pourra toujours s'enfuir tant son empire est vaste. Donne-moi donc le pouvoir d'infecter en même temps plusieurs villes, de bloquer massivement et simultanément tous les rouages de l'ignoble Machine, et d'empêcher le monstre de fuir perpétuellement mon étreinte ! »

Ainsi demanda le serpent ; ainsi, donc, fit la Liberté. Elle entreprit alors de créer une nouvelle bête selon le même procédé, mais lui attribuant un sexe différent et le don primordial de la fécondité. Les deux serpents se fondirent l'un dans l'autre, tant et si bien qu'une chaleur nouvelle apparut au sein de leur nid. Bientôt, des centaines d'œufs tapissèrent le fond de la caverne, palpitant déjà de toute la rage de vaincre, de toute la fureur de vivre que leur avaient insufflées leurs parents.

Quand l'éclosion arriva enfin, ce fut une marée de serpents gigantesques, grossissant à vue d'œil, qui déferla frénétiquement sur l'empire atroce du Sphinx, atteignant même plusieurs régions du globe. Ils se répandirent en une vaste

déferlante, dans toutes les villes, toutes les rues, tous les boulevards où le luxe étalait sa crasse sur les vestiges fumants de la pureté primitive.

La Mégalopole de laquelle avait fuit le Sphinx fut prise toute entière, privant le criminel de revisiter cette geôle où croupissaient des millions d'esclaves. Pour exercer sur lui une pression définitive qui le ferait craquer, ce furent toutes les grandes cités, tous les grands fiefs de la tyrannie, y compris celui où le Sphinx était réfugié, qui tremblèrent sous les cris de colère et qui sifflèrent à l'unisson dans les quartiers les plus dorés, où l'indécence piétinait à chaque instant la plus douce des puretés. Mais le monstre, avide de pouvoir et de domination, pouvait toujours compter sur ses milices noires, automates dociles obéissant aux injonctions les plus infâmes et illégales sous couvert de « maintien de l'ordre » ; et dans toutes les villes, les serpents, nombreux mais sans défenses, furent piétinés, écrasés, labourés par ces sombres faucheurs qui protégeaient les intérêts les plus rutilants.

Les serpents voulurent résister. Durant plusieurs semaines, ils tinrent leurs positions, refusant de céder la place, refusant de fuir le contact des bottes souillées du sang des opprimés, tentant par tous moyens de faire entendre leurs rancunes. Et, durant plusieurs semaines, le massacre s'intensifia. Les milices du Sphinx, jour après jour, perdaient de leur timidité, et fracassaient de plus en plus les flancs épuisés des serpents, noyant l'atmosphère sous les gaz et déchaînant contre la marée sinieuse le feu honteux de la répression militaire.

Ce carnage asymétrique dura, dura, dura tant et si bien que les serpents durent momentanément fuir les centaines de villes qu'ils avaient envahies, et se réunir tous ensembles dans l'antre

fécond de leur mère Liberté.

Quand le dernier serpent arriva près de la génitrice, la caverne bouillonnait déjà d'une fureur nouvelle. Tous les reptiles, de tous les âges, de toutes les tailles, de toutes les nuances de jaune, crachaient autour des flammes une haine viscérale contre la Machine du Sphinx, trouvant dans leurs innombrables blessures autant de raisons de quitter leur passivité pour achever le combat par la force.

Ils s'adressèrent ensemble à l'ange Liberté, en un même sifflement cathartique :

« Mère, martelèrent-ils, nous sommes aujourd'hui suffisamment nombreux pour pénétrer toutes les villes, pour entraver bon nombre des rouages de la Machine sur le territoire tout entier. Mais à quoi nous sert-elle donc notre incroyable masse, notre incroyable nombre, puisque les chiens de garde du Sphinx, plus armés et cuirassés que n'importe quelle bête, déploient une violence sans bornes pour étouffer nos cris et briser notre élan ? Nous sommes désormais partout, mais nous rampons encore, nous rampons encore trop tranquillement, et nous sentons bien que le Sphinx se trouve toujours hors de portée. Donne-nous donc des crocs, mère, donne-nous donc des armes, donne-nous donc de quoi percer les rangs de ces fantassins corrompus, de quoi passer à l'offensive pour arracher le Sphinx de sa tour luxueuse et le plonger dans le cloaque où nous traînons nos peines ! »

Ainsi demandèrent les serpents ; ainsi, donc, fit la Liberté. Et les reptiles, dans leurs gueules enflammées par la rage, sentirent pousser des crochets acérés, gorgés d'un venin

foudroyant qui devait frapper les despotes au plus rose de leur chair. En même temps qu'apparaissaient ces armes et défenses nouvelles, les serpents, un par un, plongèrent leur tête dans les flammes ; et, d'un jaune flamboyant, ces têtes passèrent à un noir profond et intense, dont la menace était accrue par le contraste avec les crocs luisants, suintant de poison dans les bouches béantes.

En contemplant cela, l'ange de Liberté frémit d'un espoir renaissant ; alors, ses si nombreux enfants partirent à nouveaux serpenter dans les cités grinçantes, et tout fut enfin différent. Dans les jours qui suivirent, la guerre civile éclata officiellement ; car si les violences des milices sont toujours passées sous silence, sciemment occultées par les grands prêtres de l'information ou banalisées par des rhétoriques complaisantes et fumeuses, la colère légitime d'une masse opprimée mérite toujours bien davantage d'être qualifiée de véritable guérilla haineuse. Les serpents, enfin, purent opposer aux coups de matraques une résistance à la hauteur des enjeux. Les flammes, désormais, venaient des deux côtés ; les vitrines lascives des beaux-quartiers faisaient la connaissance des bris et les heurts venus d'une autre vie ; et les crochets à vifs des serpents taillaient dans les armures, fauchaient les jambières comme des blés, en une perpétuelle vague évolutive, bouillonnante et protéiforme.

Les affrontements éclataient partout, tout le temps, et les torrents de serpents jaune et noir, sans cesse renouvelés, inondaient toujours plus de terrain de leurs chants courageux de révolte. Dans son immense tour d'ivoire, le Sphinx était rongé d'angoisse, car il sentait poindre une fin terrible. Par sa fenêtre, quand il osait seulement s'y pencher, il ne voyait que la Justice et n'entendait que la Vengeance, qui lui montraient sa chute

prochaine et lui hurlaient la destruction de son empire de mort, d'écrasement et d'aliénation.

Un beau jour, trop doux et merveilleux pour en conter toutes les grâces, sa détresse fut telle qu'elle le conforta dans une funeste résolution. Escorté par des robots noirs qui n'hésiteraient pas à tuer pour protéger leur programmeur, il tenta en dernier recours d'ouvrir les portes de sa tour pour lancer toutes ses armées en plein cœur des troupes de serpents, pour se frayer une voie vers un salut quelconque en abattant tous ceux qui pourraient l'être.

Ainsi fit-il ; mais, autour de son temple de luxe et de futilités, trop déraciné du réel pour en saisir la moindre image, il n'était plus aucun serpent. Il n'était plus rien d'autre qu'un océan infini de rage, de rancœur et de soif d'idéaux, qui déferla sur tout son monde en un chaos des plus absolus. Les segments noirs et jaunes, enfin, s'étaient fondus en une même masse opaque et insécable, indestructible et incorruptible car infiniment polymorphique et existentiellement anarchique. Tout l'empire du monstre, et toutes ses milices aveugles, croulèrent instantanément sous le choc de la Révolution. La totalité de ce monde atroce et pervers fut noyé dans l'océan vital.

L'émulsion de l'extase propre au grand renouveau dura un certain temps ; les peuples réapprirent à s'aimer, à aimer le monde et à aimer la vie, dont ils avaient perdu le sens. Et l'ange Liberté, vengée alors de sa souillure, fit émerger de ce bouillon sans maîtres les terres d'une existence nouvelle, purgée de la hideur des machines, guérie de la lèpre des villes, affranchie des chaînes d'un labeur servile et grotesque.

---

## Raphaël Esteves

### *Envolé*

Quel visage peut bien avoir la soudaineté féroce qui a arraché femmes et hommes à la funeste lenteur de leurs entraves.

Il ne restait que les restes d'un vacarme d'objets brisés, effondrés, insinuants des tentatives d'évasions, rampants comme des corps sans jambes en deçà d'un monde que des portes inatteignables perchées sur les murs, ne laissaient plus entrevoir.

Tout se mortifiait dans la panse morbide de cette usine désaffectée. Ce qui est né de la main de l'homme est dénué de vie, mais ce qui est né de sa main, parle de l'homme à l'intime de l'homme.

J'entendais la cadence infernale que l'industrie infligeait à ces femmes et à ces hommes. J'entendais le répit que s'accordait les ouvriers le temps d'une pisse dans ces chiottes à peine plus dégueulasses qu'ils ne l'étaient. J'entendais s'ouvrir les portes métalliques des vestiaires qui dégueulaient ces images de femmes débarrassées de vêtements, à l'heure où l'ouvrier enfilait son bleu de travail, rêvant d'enfiler ces chiennes.

J'entendais se mettre à siffler l'ouvrière qui, levant la tête, découvrait ces éclats étincelants dardés par le soleil contre ces lucarnes vitrées qui suspendaient le vertige, ne dévoilant, du dehors, que le ciel. J'entendais des rires, des fous rires même, comme j'entendais devenir fous ceux qui n'arrivaient plus même à sourire.

L'atmosphère était suffocante. Elle me rappelait nos conditions encore, à la chaîne. Alors je m'accrochais à cette nature intrusive, comme elle s'accrochait à ces poutres, ces tours de Babel métalliques. Comme elle le faisait, je rêvais d'engloutir tout ce désastre, d'engloutir tout ce monde deshumanisant.

Je pesais la condition de mes aînés ouvriers, et la mienne, devenu ouvrier moi-même, quand soudainement, je sentis une présence derrière moi. Son onde m'effleurait, comme m'effleurait, enfant, l'onde de la main du loup lorsqu'elle baillait dans mon dos, et que je courais, à peine un souffle devant. Je me retournais vivement, et tout aussi vivement, mon regard fut emporté par la majesté de cette présence... une chouette harfang, blanche comme la neige, et comme la neige, maculée par la teinte cendrée de ces proies audacieuses. Elle caressait l'espace tel l'esprit incarné d'une déesse qui méditait son royaume, silencieuse comme une ombre solitaire. Pas un battement de cils... pas un battement d'ailes.

J'étais captif, captivé par ce monde au mouvement distendu, où la distance se faisait tout en me confiant la sensation de s'éclipser. Je planais sur une vague d'une parfaite planéité, au-dessus de récifs quelconques, physiquement dérivé, spirituellement envolé... un battement d'ailes... un bref voyage... disparaissait dans la pièce d'à côté, me reposant sur terre, étourdi par l'intensité.

---



**Ana Minski**

*À bord du Népenthès*

*à Théo*

Voici l'heure venue.  
C'est la nuit du grand réconfort.  
Le vent rugit à l'orée du cercle.  
Les cheveux : immense voile au-dessus du corps...

Sur les tempes d'un siècle révolu que déchire une lente Aurore,  
Vorace et obèse, s'avance l'ascidie du népenthès.

Les pensées, telles des scolopendres hargneuses,  
mâchent, jusqu'à la dernière giclée de sang,  
poumons et cœur...

Une bouffée de nicotine embaume les liens évanouis  
Les conciliabules intimes émergent de l'infini...

- cacophonie de fête foraine -  
de quoi, de qui suis-je donc faite ?

vieillards aux dialectes abrupts,  
*memento mori* de veuves bourruées,  
obscurité des vieilles baraques de pierres,  
bourdonnements des fontaines,  
parfum de bouse au zénith,  
chant de marteaux-piqueurs,  
visages tremblants de salles obscures,  
paroles crépitantes de disque dur...

Le bavardage intempestif du corps me quitte enfin  
L'œsophage se resserre

Docile et flexible comme un squelette d'argile  
En pleine forme : décapitée

\*\*\*

Urnes funéraires...

Une caravane de reptiles géants traverse notre désert

Flûte de vertèbres  
d'échos en échos creuse  
un chemin sinueux vers le sacrum  
réversibilité des siècles.

Des montagnes coule le fantôme des haches de pierre  
os contre os et bassins enlacés  
pluie de cauris, fœtus fossilisés

Dans l'ascidie du népenthès, bercés par le vent  
nous nous éveillons

la ville m'apparaît : monts tabulaires  
stalactites  
coquillages oubliés de la mer.

---

Hommage au dragon de mon enfance, montagne de 91 ans  
dont le cœur a cessé de battre en ce mois de décembre 2019 :

Je rêve souvent d'un voyage vers le Grand Nord  
À la proue d'un bateau qui traverse les glaces  
Accompagnée de proches  
Je contemple le ciel étoilé et la banquise  
Scintillante sous le clair de lune  
Rien ne m'inquiète alors  
À l'horizon des flammes apparaissent  
Nous approchons du feu  
Nous accostons sur la banquise  
Des silhouettes dansent et chantent autour du grand foyer  
Il y a là tous nos ancêtres  
Ils nourrissent l'esprit des êtres et des choses  
Et leur mémoire de dragon tisse l'avenir

Je sais que je t'y retrouverai  
Dragon parmi les dragons  
Une nuit prochaine

Tu danse déjà sûrement dans ce paysage d'âmes  
Qui sème la vie sur Terre

Ana Minski



Mickaël Auffray .....	Illusion
Pierre Zabalia .....	Poèmes
Nath Fa .....	L'aumille
Antonin de Sèze .....	La fable du serpent
Raphaël Esteves .....	Envolé
Ana Minski .....	À bord du Népenthès

---

Imprimé à Saint-Martory par les ruminants.org  
décembre 2019  
lesruminant-e-s@protonmail.com  
Illustrations Ana Minski

